

Pierre Laurendeau

Un refuge dans les hauteurs

CHRONIQUE

D'UN MONDE DÉVASTÉ

ET AUTRES RÉCITS DE MONTAGNE



Club Samizdat

Club Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, cette collection propose souvent ses ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture!



*Ce livre est en copyleft.
L'auteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*



Licence Creative Commons

L'auteur restreint l'autorisation de commercialiser son œuvre – identifiée (BY) – à ceux qui en feront la demande auprès de lui (NC), à condition d'en respecter le mode de diffusion choisi (SA).

Pierre Laurendeau

***Un refuge
dans les hauteurs***

CHRONIQUE

D'UN MONDE DÉVASTÉ

ET AUTRES RÉCITS DE MONTAGNE

Club Samizdat

TABLE DES MATIÈRES

Un refuge dans les hauteurs.....	7
La Voie du Bateleur.....	33
La Voie de la Montagne	47
Les Mangeurs de Pierres.....	53

UN REFUGE DANS LES HAUTEURS

L'alpage montait en pente douce vers la couronne de rochers abrupts. Comme chaque matin, Marco examina avec attention la falaise de calcaire, ponctuée de zones ocre, là où les oxydations avaient creusé la roche en nids d'abeille. Puis il se lança.

Crochant d'un doigt une alvéole, posant un orteil sur une saillie minuscule, il s'éleva rapidement jusqu'au grand surplomb qui barrait la paroi. S'autorisant une pause de deux minutes, il repéra une fissure zébrant le surplomb jusqu'au ressaut supérieur : des lames de roche plus ou moins friable, qu'il faudrait tester à chaque mouvement, l'aideraient à franchir l'obstacle. Il prit la première en pincette puis, déportant le poids

du corps sur la jambe droite, parvint à en saisir une autre sur laquelle il regroupa son corps, jambes pendant au-dessus de cent mètres de vide. Par un mouvement de bascule, il réussit à coincer un pied sur un vague renflement du rocher; grâce à cet appui, il glissa une main dans la faille et verrouilla les doigts. Le pied d'appui ripa en même temps que la prise – qu'il savait de piètre qualité – cédait et tout le poids du corps porta sur les doigts en blocage. Une réglette de quelques millimètres en saillie sur le surplomb offrit un appui providentiel à son pied droit, ce qui mit fin au balancement du corps et il put lancer la main droite, à tâtons, vers le bord de la fissure, à la limite du ressaut supérieur. Par un pas de dülfer athlétique, il se rétablit sur la marche de quelques centimètres qui sommait le surplomb. Marco se redressa et lança un cri exutoire – il venait de franchir le passage le plus difficile.

Les cent cinquante mètres suivants furent avalés en moins d'une demi-heure et, alors que le Refuge commençait à s'éveiller à ses pieds, il s'étendit au milieu du troupeau de

chèvres sauvages, mâtinées de chamois, qui continuèrent à brouter sans crainte autour de lui. Elles l'autorisèrent à prélever un peu de lait à leurs mamelles; c'étaient ses amies.

*

Le Refuge avait constitué le plus haut bâtiment construit en montagne, lors des aménagements des années 2000. Un architecte fou – mais ne le sont-ils pas tous? – avait réussi à convaincre le maire d'une petite commune du Briançonnais d'élever cet unique fût de soixante-dix étages, au cœur d'un «alpage préservé dans un souci de gestion durable de la montagne», comme le précisait la plaque dévoilée lors de l'inauguration, un demi-siècle auparavant. Malheureusement, le Cataclysme avait mis un terme aux rêves de grandeur de la commune et de l'architecte: si le bâtiment était achevé, les équipements de sports d'hiver, comme on disait alors, n'existaient qu'à l'état d'ébauches sur le papier. Le chaos s'installa sur la planète, laissant ici et là de

petites communautés de survivants, qui ne se préoccupaient plus guère de développer des sports de montagne dans un souci de préservation de l'environnement; au lieu de s'entraider, elles poursuivaient avec ténacité le programme d'éradication de l'espèce humaine en se massacrant allègrement.

Quelques rescapés furent dressés sur les rives de la Durance, dont ils remontèrent un vallon oublié. À la limite des mélèzes et de la pelouse alpine – ce qu'on appelait autrefois la « zone de combat » – ils découvrirent cet édifice de deux cents mètres de haut, dont ils investirent les étages inférieurs. Grâce à quelques rudiments d'agriculture, ils parvinrent à faire pousser des céréales adaptées à l'altitude – seigle et blé dur – et à récupérer des troupeaux de brebis retournés à l'état sauvage, renouvelés par les visites régulières des mouflons réintroduits un siècle auparavant, sans doute en prévision de l'extinction quasi complète de l'espèce humaine.

Une fragile unité sociale assura la survie du groupe, malgré des rivalités entre mâles alphas, qui dégénéraient parfois en guerres

tribales entre étages. Puis une sorte de paix des braves fut signée entre « les Génépis » du troisième et « les Bouquetins » du cinquième, tandis que « les Edelweiss » du septième et « les Aigles » du sixième faisaient allégeance au gouvernorat participatif réglant désormais les différends du groupe. Après dix ans de paix ponctuée d'épisodes de fureur brève mais dévastatrice, les habitants du Refuge – ainsi avaient-ils rebaptisé l'immense flèche de béton – se comptaient à près de deux cents, dont une quarantaine d'enfants, du bébé aux préadolescents. L'usage de l'écriture s'était perdu à la veille du Cataclysme, quand les IA avaient pris en charge l'éducation par transfert de données aux neurones artificiels greffés sur le cortex. Vingt ans après la vitrification, quelques rudiments de savoirs anciens se transmettaient par des instituteurs itinérants, reconnaissables à leur plume au chapeau. Samuel, un géant débonnaire, arrivait à l'automne, une fois les céréales et le foin rentrés pour l'hiver, et s'installait jusqu'au printemps pour enseigner aux enfants la quintessence d'un savoir en lam-

beaux. C'était aussi l'occasion d'écouter la rumeur du monde: une nouvelle religion était apparue aux Guions, de l'autre côté de la Durance – dans un village abandonné qui fut longtemps un lieu d'expériences communautaires... Un nouveau dieu, *Alpa*, avait remplacé *Tech*, accusé d'avoir provoqué le Cataclysme pour se débarrasser des hommes crédules qui avaient eu foi en lui. Alpa, c'était juré, n'imposerait rien aux humains qu'ils ne puissent accepter de bon cœur. Son grand prêtre, un certain Lazare, prétendait ressusciter les morts et garantir les moissons. Autre sujet, plus inquiétant sans doute: une reine guerrière serait apparue à Embrun; après avoir reconstruit les défenses de la ville, elle aurait instauré une forme de féodalité brutale aux communautés environnantes, sommées de lui apporter des tributs pour prix de sa « protection ».

Les habitants du Refuge écoutaient Samuel d'une oreille distraite, tout en filant la laine ou tressant l'osier. Que risquaient-ils dans leur alpage secret ?

*

Le printemps revint avec les premiers crocus, vers mi-avril. Un drôle de troll fit son apparition vers la mi-mai : habillé d'un maillot Lycra effiloché et d'un pantalon ultramoulant, il demanda aux habitants de la cité l'autorisation de s'installer au dernier étage, leur assurant qu'ils ne subiraient de sa part aucune gêne, étant totalement autonome pour la vie courante. C'était Marco, un des derniers représentants de la secte des *Climbers*, qui avait prédit l'effondrement du monde et la nécessité de grimper les parois les plus hostiles en guise de réparation. De doux illuminés, certes, mais parfaits boucs émissaires pour une populace en mal de responsables au chaos. On fut près de le lyncher mais Samuel, qui s'apprêtait à quitter le Refuge, conseilla aux habitants de l'accueillir, suggérant qu'un *climber* peut toujours être utile pour cueillir le génépi ou ramener une brebis embarrée. Marco prit possession du dernier étage, là où l'architecte s'était concocté un duplex avec terrasse. En

quelques années, il avait transformé la terrasse en jardin d'altitude, avec de nombreuses plantes médicinales, comme l'hysope, qu'il faisait sécher et échangeait contre du pain et quelques légumes.

Personne ne se risquait au-dessus des « Pervenches » (quinzième étage), l'au-delà étant réputé dangereux, peut-être habité par un dahu, voire un yéti – toute une faune fantastique prospérait dans l'imaginaire malmené des rescapés. Quant à Marco, il n'empruntait jamais l'escalier intérieur, préférant escalader les façades du bâtiment, aussi bien à la montée qu'à la descente.

*

Tandis que Marco, allongé au milieu des brouteuses, savourait la solitude des lieux – le mont Viso en vigie posée sur l'horizon –, son attention fut attirée par un remuement de feuilles au creux du vallon, sous l'épaisseur des mélèzes. Un rayon de soleil se refléta brièvement sur du métal. Bondissant d'une prise à l'autre, il redescendit de l'alpage supé-

rieur en quelques instants et donna l'alerte par un sifflement de marmotte.

– Une armée en approche! hurla-t-il à destination de ceux qui sarclaient les potagers.

Les habitants se réfugièrent en hâte au dixième étage, aménagé en zone de survie. Marco et Jacques, le consul élu pour deux ans, se tinrent au seuil de l'édifice pour accueillir les arrivants. Un dispositif de défense avait vu le jour à l'instigation de Samuel, l'instituteur itinérant : des arbalètes aux carreaux de lauze fichés dans des hampes de thurifère ; des balistes capables de projeter des javelots aux pointes durcies au feu ; près des murs, des fossés garnis de pieux acérés, masqués par des tapis d'herbe... En cas d'assaut, Jacques et Marco espéraient avoir le temps de déclencher le dispositif avant de se replier.

Le groupe des assaillants surgit brusquement de l'ancienne piste forestière – une bonne centaine d'hommes et de femmes lourdement armés. À leur tête, une femme montée sur un cheval, au corps cuirassé

de manière à mettre en valeur des formes sculptées ; brune, à la chevelure bouclée ; des yeux sombres comme l'enfer ; deux petits seins aux tétons surmontés de protections métalliques plus décoratives qu'efficaces ; des cuisses nues et ambrées...

Marco ne pouvait détacher son regard de la créature, sorte de réincarnation de Madame Carle, divinité tutélaire des hautes vallées dauphinoises. La femme lui sourit :

– Bonjour, je suis la reine Mélissa, qui règne sur vous ainsi que sur les autres communautés perchées. Je viens réclamer mon dû.

C'était net, précis, sans fioritures. Jacques tenta un sourire en retour :

– Nous sommes une petite communauté, vivant en autarcie. Nous ne possédons malheureusement que le strict nécessaire pour survivre l'été et passer l'hiver du mieux possible.

En quelques secondes, la reine fut à bas de sa monture et, tenant Jacques par les cheveux, promena le fil d'un coutelas le long de sa gorge.

– Je crois que tu n’as pas bien compris la situation, mon ami. Nous ne venons pas quémander mais réclamer. Si tu tiens à ta tête et à celle de ton charmant compagnon, tu as intérêt à apporter dans l’instant ce que mon intendant a inscrit sur cette écorce.

Puis elle desserra sa prise. Jacques prit du recul, fit semblant de s’absorber dans la lecture des revendications de la « reine » et, suivi de Marco, se rapprocha des cordes déclenchant les arbalètes. Les carreaux, libérés, allèrent se ficher dans les premiers rangs, qui s’étaient imprudemment agglutinés à quelques mètres.

Profitant du moment de stupeur et de confusion, Jacques et Marco se réfugièrent dans le bâtiment, dont ils condamnèrent la porte, bloquée par d’épais volets de mélèze. Ils remontèrent l’escalier en toute hâte, rejoignant au deuxième étage la troupe des défenseurs, munis d’arcs et de javelots. Des cris horribles signalaient le bon fonctionnement des fossés aux pieux acérés. Par une meurtrière aménagée dans une ancienne fenêtre, les défenseurs virent les assaillants refluer –

quelques flèches en étendirent une dizaine d'autres au sol.

*

Marco sortit de l'immeuble par un passage qu'il avait ménagé sur l'arrière et, se déplaçant avec prudence, put surveiller l'armée en repli, qui avait perdu dans l'assaut une trentaine de guerriers. La reine, altière, ne semblait pas particulièrement accablée par sa défaite ; elle allait à l'avant de la troupe, sifflotant et riant par moments, comme à une bonne blague qu'on lui aurait faite. Soudain, elle se retourna sur sa selle et, son œil noir fixé sur les feuillages, là où était tapi Marco, elle lança un baiser dans sa direction.

Quand Marco revint au Refuge, les habitants avaient occis les blessés et récupéré le maximum d'objets sur les assaillants, avant de jeter les dépouilles aux vautours. Lors du *blabla* du soir, une sorte d'assemblée décisionnaire, furent évoquées différentes stratégies. Certains pensaient que la leçon était suffisante, que la « reine » Mélissa (les

guillemets étaient perceptibles) allait mener ailleurs sa rapine ; d'autres, plus pessimistes – ou plus réalistes –, les contredirent :

– Elle va revenir, c'est certain.

Jacques proposa de transformer le Refuge en forteresse, pouvant tenir un siège jusqu'à l'hiver si nécessaire. Le projet fut adopté à la majorité. Même si des râleurs prétendirent que c'était de l'énergie dissipée en pure perte.

*

Sans détailler le dispositif, voici quelques points forts du système de défense.

Des guetteurs se relayant au sommet de l'édifice, munis de sifflets portant à plusieurs kilomètres à la ronde.

Des stocks d'eau et de provisions répartis à partir du vingtième étage.

Des armes de jet à chaque étage.

Une troupe d'archers, disposant d'un grand nombre de flèches, postés aux meurtrières ménagées à plusieurs niveaux.

Des barricades faciles à déployer dans les escaliers.

C'était bientôt la fin de l'été et les râleurs ne se privaient pas de commentaires acerbes sur l'énergie et le temps perdus, quand des sifflements aigus retentirent à plusieurs niveaux du bâtiment. L'assaut, aussi craint qu'attendu, était imminent.

Marco, parti en reconnaissance, revint la mine grave.

– Ils ont des canons !

La plupart des armes à feu avaient été détruites lors du Cataclysme, mais les recettes pour fondre le bronze et fabriquer la poudre n'avaient pas été perdues. Il faut croire que la « reine » Mélissa avait assez de pouvoir et d'argent pour s'offrir les services d'un fondeur.

Parmi les systèmes défensifs avancés, on avait créé sur le chemin d'accès chicanes et chevaux de frise pour retarder l'avancée ennemie. Il fut décidé qu'un bataillon se posterait à proximité pour harceler la troupe et lui faire subir le maximum de dégâts. Jacques et Marco en furent. Quand ils revinrent,

harassés et blessés, ils ne purent que confirmer la supériorité numérique et militaire des assaillants :

– Nous leur avons infligé des pertes, certes, commenta Jacques. Mais ils ont des fusils et ont décimé notre troupe...

Stupeur et découragement s'abattirent sur les habitants.

*

L'assaut dura trois semaines. Des vagues successives se brisaient sur les défenses des habitants, laissant sur place des morts en grand nombre – dont se repaissaient les loups et les vautours. La reine et ses officiers semblaient indifférents au carnage, certains de parvenir à bout des défenseurs.

Les canons furent déployés sur l'alpage supérieur – il avait fallu les hisser le long de la paroi, sous les tirs des archers. Désormais hors de portée des flèches, ils pilonnaient sans relâche le bâtiment dont les murs commençaient à se lézarder. Aucun étage n'était à l'abri des boulets, et les victimes parmi

les habitants se comptaient par dizaines.

Après une résistance acharnée des défenseurs, la porte d'entrée avait fini par céder sous les coups d'un bélier à tête de dragon. Les soldats qui se ruèrent à l'intérieur furent reçus par des javelots aux pointes enrésinées et enflammées; des pots de résine en feu furent également jetés au hasard, pendant que les défenseurs se repliaient vers les premiers étages.

Puis ce fut le corps-à-corps, escalier après escalier. On s'étripait dans le clair-obscur des meurtrières; les blessés étaient balancés dans la cage d'escalier, dans l'espoir qu'ils écrasent sous leur poids d'autres assaillants.

*

Marco avait entraîné un groupe d'intervention. Une nuit sans lune, ils parvinrent à se glisser le long du bâtiment en piètre état et à gagner l'alpage supérieur sans se faire repérer. Après avoir éliminé les servants, ils neutralisèrent les canons puis revinrent à la forteresse sans perdre un seul membre.

Cela redonna du courage aux habitants, qui menèrent une percée meurtrière vers les étages inférieurs. Grâce aux fusils pris sur les morts, à la surprise et à la férocité de l'assaut, ils regagnèrent une dizaine d'étages. Le silence des canons inquiéta les assaillants, qui refluèrent d'eux-mêmes hors du bâtiment.

Le terrain reconquis fut rapidement baricadé en prévision de nouveaux assauts, mais la reine Mélissa – qui avait participé aux combats avec une furie dévastatrice – s'avança seule à portée de voix, munie d'un drapeau blanc, un des rares vestiges des règles de la guerre d'autrefois.

– Je négocie la paix.

Ce n'était pas une requête, mais un fait.

Les habitants, épuisés par les combats, échangèrent des regards incrédules. Une paix? Après tant de violence et de pertes? Mais la reine Mélissa, debout, seule et fière, aux portes de leur forteresse, inspirait un certain respect. Jacques, couvert de sang séché, s'avança au-devant des ennemis. Sa voix rauque résonna dans le silence tendu :

– Nous écouterons vos propositions,

mais sachez que nous ne céderons pas sans garanties. Nos morts réclament justice.

Mélissa hocha la tête, ses yeux sombres reflétant une fatigue qui n'était pas feinte. Elle regarda intensément Marco qui se tenait aux côtés de Jacques.

– Nous avons tous trop perdu dans cette guerre. Je pense qu'il est temps de résoudre notre différend d'une autre manière.

Jacques eut un sourire las :

– Nous n'avons aucun différend avec vous. Vous êtes venus ici dans le but de nous asservir, ce que nous refuserons toujours.

Les rescapés de la tour ovationnèrent leur consul. La reine eut un petit rire rentré.

– C'est bien ce que je dis : un différend... Mais laissons là ces ergoteries. Ma proposition : un combat singulier entre moi et votre héros.

Elle pointa le doigt en direction de Marco, qui ressentit un mélange de panique et d'excitation. Avant que Jacques ait pu protester, il s'avança au-devant de Mélissa :

– D'accord, mais le combat aura lieu selon mes règles !

La reine eut un léger haut-le-corps, suivi d'un rire éclatant.

– Je me fiche bien de tes règles, jeune présomptueux. Le genre de combat que je propose obéit à une seule : la mort d'un des deux adversaires, quelle que soit la méthode d'élimination utilisée.

Marco serra les poings. Le poids des regards de ses compagnons et l'arrogance de Mélissa ne faisaient qu'alimenter sa détermination. Il inspira profondément et soutint le regard de la reine.

– Soit. Retrouvons-nous à l'aube au pied de la paroi, sans armes.

Mélissa inclina légèrement la tête, un sourire se dessinant sur son visage.

– Parfait. Que le destin désigne le vainqueur.

Elle s'éloigna, suivie de ses gardes. Jacques posa une main sur l'épaule de Marco.

– Nous croyons en toi. Ce combat vaut autant pour notre liberté que pour ton honneur.

Marco hocha la tête, incertain.

Le lendemain à l'aube, un couple d'aigles glatit dans le bleu du ciel. Présage bénéfique pour les uns, signe d'affliction pour les autres. La nature, indifférente aux errements de l'espèce humaine devenue accessoire, se réveillait. La marmotte vigie prévint le terrier de l'apparition des deux rapaces... sans tenir le moindre compte du groupe humain avançant vers le pied de la falaise. Groupe scindé en deux parties : les gardes de Mélissa d'un côté ; les supporteurs de Marco de l'autre. Sans oublier la reine et le *climber*, qui se jetaient de fréquents regards non dénués de convoitise.

Parvenus à une sorte d'arène naturelle, les deux combattants se firent face, tandis que les accompagnants se rangeaient de part et d'autre, en demi-cercle. À part le cri des marmottes et la plainte lugubre des aigles, frustrés de leur petit déjeuner, nul bruit sur l'alpage. Le soleil levant projetait de longues ombres sur l'herbe perlée de rosée. Malgré la fraîcheur matinale, la reine Mélissa se dépouilla de tous ses vêtements et, nue, fit

face à son adversaire en souriant. Marco, de son côté, conserva son pantalon de *climber*, malgré son état lamentable.

Les deux adversaires se mirent en position, chacun attentif au moindre mouvement de l'autre. Le premier assaut fut rapide et brutal, une danse mortelle où chaque geste était calculé avec précision. Mélissa, comptant sur le trouble de son adversaire, se jeta sur lui et tenta de le déséquilibrer en se projetant dans ses jambes. Marco, comme s'il avait prévu l'attaque, se défaussa et, d'un bond, se hissa sur la roche, invitant son ennemie à le rejoindre. Mélissa, d'abord surprise par la stratégie du jeune homme, se lança à sa poursuite, crochant les prises les plus basses un peu au hasard, sans technique mais avec une grande énergie.

Les spectateurs retenaient leur souffle, captivés par l'affrontement insolite qui se déroulait sous leurs yeux. Mélissa, agile et déterminée, grimpait avec une efficacité surprenante. Marco, quant à lui, bondissait avec fluidité d'une prise à l'autre, se hissant toujours plus haut.

À mi-hauteur de la paroi, les deux adversaires se retrouvèrent à nouveau face à face. Les muscles de Mélissa se tendirent alors qu'elle lançait une nouvelle attaque, visant à faire perdre pied à Marco. Mais ce dernier, anticipant son mouvement, esquiva adroitement et gagna quelques mètres par une traversée diagonale qui le mena à une étroite marche, sous le grand surplomb. La position était imprenable mais, toute à sa rage, Mélissa parvint à crocher d'une main le pied de son adversaire dans l'espoir de le faire chuter. Marco aurait pu, d'un coup de pied ajusté, la balancer dans le vide – son corps pirouettant jusqu'à la dislocation finale. Mais, pour un *climber*, ce serait le déshonneur suprême. Sa stratégie était simple : Mélissa, moins entraînée que lui, *devait* tomber d'elle-même.

Marco n'avait pas choisi au hasard le point de jonction entre la paroi et le surplomb : c'était l'endroit précis où il avait réussi son passage, quelques mois plus tôt. Le corps d'un grimpeur garde en mémoire les mouvements déjà effectués ; c'est donc avec assurance qu'il s'élança dans le surplomb, réitérant d'instinct

les gestes passés. Mais il allait devoir trouver un stratagème pour rejoindre la fissure clé, puisque la prise intermédiaire, friable, avait disparu. Hésitant entre une « lolotte » et un « yaniro » – deux mouvements qui font partie de l'entraînement de base des *climbers* –, Marco projeta son pied droit vers un renflement qui permettrait, il l'espérait, à son talon de tenir le temps de coincer ses doigts dans la fissure salvatrice. Poussant un rugissement de lionne, Mélissa se lança à sa poursuite, inconsciente du danger. Tandis que Marco anticipait son mouvement de bascule, son adversaire tenta d'agripper les derniers feuillets branlants de l'ancienne prise; comprenant son erreur, Mélissa lui lança un regard où se mêlaient la certitude de la défaite et le regret d'une autre forme d'affrontement, plus charnel. Sans y réfléchir, bandant les muscles de son bras droit, Marco agrippa Mélissa par la chevelure au moment où elle lâchait prise et, par un mouvement de balancier, la projeta vers le haut du surplomb, où elle put prendre pied sur la petite marche... Terrible erreur! Mélissa se tenait désormais debout au-dessus

de lui et aurait tout loisir de le « décrocher » de la paroi, lors de son rétablissement. Marco ne pouvait, de toute façon, pas conserver indéfiniment le verrouillage des doigts dans la fissure – son bras commençait à fatiguer ; il devait aller de l'avant.

Lorsqu'il se rétablit sur la marche, à sa grande surprise Mélissa l'avait déjà quittée pour poursuivre l'ascension, désormais sans difficulté, vers l'alpage supérieur. Marco la rejoignit dans les derniers mètres et c'est ensemble qu'ils gagnèrent la pelouse sommitale.

*

Deux ans plus tard. La tour avait été réparée, consolidée. Jacques et Mélissa avaient passé un accord de non-agression, qui incluait un partage des lieux. En effet, pour Mélissa et sa troupe, il n'y avait pas de retour possible dans la vallée : un nouveau chef était apparu, déferlant sur la haute Durance en provenance du Piémont. Se prétendant descendant de Victor-Amédée II de Savoie, qui

en son temps avait semé la désolation dans le Queyras, l'Embrunais et le Gapençais, cet ancien pâtissier de Turin avait troqué son tablier enfariné contre une armure étincelante ; à la tête d'un millier d'hommes et de femmes d'une férocité inouïe, il avait bousculé toutes les défenses et bouté la « reine » hors de son royaume.

Une fois la méfiance réciproque dissipée, la vie dans la tour reprit en tenant compte des possibles évolutions dans la vallée proche. Les canons furent restaurés et disposés sur des saillies rocheuses dominant la route forestière, elle-même coupée à de nombreux endroits de postes de garde.

Les étages avaient été répartis équitablement : les appartements impairs aux habitants « de souche », les pairs aux « envahisseurs ». Il y eut quelques frictions, les anciens soudards rechignant aux travaux collectifs, notamment aux champs, mais le temps guérit tout, à ce qu'il paraît.

Quant à Mélissa et Marco, leur amour avait donné naissance à un petit garçon... Mais c'est une autre histoire !

LA VOIE DU BATELEUR

Dans *Le Veilleur du Jour*, le deuxième roman du Cycle des Contrées de Jacques Abeille, Barthélemy Lécriteur – le personnage sans mémoire – croise le chemin du Bateleur. C'est la première « lame » de ce roman construit en grande partie sur le tarot de Marseille. Le Bateleur édifie un château avec ses cartes et invite le voyageur à en toucher une, qu'il retourne : la Maison Dieu, l'arcane XVI, dont la signification est ambivalente – à l'endroit, changement, reconstruction ; à l'envers, rupture, bouleversement, illusion. Le Bateleur précise : « *Je ne peux parler que si vous retournez la seconde lame ; le sens de chacune dépend de leur ordre de succession*¹. » Le voyageur ne souhaite pas

¹ Jacques Abeille, *Le Veilleur du Jour*, Ginkgo/Deleatur éd., 2007, p. 15-16.

en savoir plus et s'éloigne. Le Bateleur est, de toute évidence, une métaphore du Destin.

*

Ma rencontre avec le Bateleur ressortit à un tout autre contexte : cela se passait près d'un refuge de montagne, au début des années soixante-dix. Je me trouvais là pour un projet d'ascension d'une paroi peu parcourue, par un itinéraire qui l'était encore moins – c'est ce qui nous avait attirés, mon compagnon et moi, à en entreprendre l'escalade. Il y était notamment question d'un pendule, au milieu de la face, rendant problématique tout retour en cas d'abandon.

Nous étions arrivés au refuge après une longue marche – d'autant plus pénible que le bâtiment est visible dès que l'on sort du ravin qui marque la frontière avec la partie valléenne du sentier, et qu'il reste encore six cents mètres de dénivelé avant d'y parvenir. Nous étions jeunes et avalâmes ces six cents mètres en un peu plus d'une heure. Une fois notre paquetage posé sur la couchette qui

nous fut attribuée par un gardien au nom typique de cette vallée, nous sortîmes du refuge, planté au pied de la saisissante face sud de l'aiguille dont nous allions le lendemain explorer la face ouest, plus secrète. En gravissant d'un pas alerte la sente qui contourne la face sud par la gauche, nous découvrîmes assez rapidement la paroi qui nous intéressait, éclairée par un soleil de fin d'après-midi qui mettait en relief les saillies et les redans de cette forteresse de pierre. La protogine – un granite solide et souvent travaillé de cannelures – de la face sud laissait place ici à une sorte de condensé géologique où le gneiss épousait des jaillissements magmatiques, coupés d'entailles cristallines.

En prenant un peu de recul, je butai contre quelqu'un qui maugréa :

– Vous pourriez faire attention !

M'attendant à rencontrer le berger du maigre troupeau qui cherchait pitance entre les blocs épars, je me retournai, un mot d'excuse à la bouche. Quelle ne fut pas ma surprise – et celle de mon compagnon – de découvrir un jeune homme blond, vague-

ment androgyne, à la chevelure abondante et bouclée, vêtu d'un invraisemblable costume d'arlequin et tenant à la main gauche un marteau d'escalade. Il était penché sur une dalle horizontale, sur laquelle reposaient un couteau et des pièces de monnaie. Il avait disposé devant lui quelques cartes.

– Vous avez dérangé les lames, nous dit-il sans vraiment m'en faire le reproche. Il vous appartient de restituer le cours du destin.

Peu enclin aux divagations cartomancienues, je ris et rétorquai avec l'insolence de mes vingt ans :

– Le vôtre... ou le nôtre ?

Le curieux personnage eut un sourire où se lisait une vague duplicité :

– Vous ne le saurez qu'après avoir tiré une carte.

Haussant les épaules, j'en choisis une au hasard, que le personnage retourna.

– La Maison Dieu... L'arcane XVI, qu'il convient de ne pas méconnaître.

Il soupira :

– Au vu de votre tenue, j'imagine que, demain, vous allez affronter cette paroi ?

À notre réponse positive, une lueur d'effroi traversa son regard.

– Il n'est pas en mon pouvoir de vous demander de renoncer à votre projet... Le Destin est déjà en route.

Ayant dit, il remit précipitamment le jeu de cartes et les autres objets dans sa besace – un sac en cuir élimé qui avait dû connaître des jours meilleurs – et, avec une étonnante vélocité, disparut de notre vue.

En revenant au refuge nous nous enquîmes auprès du gardien, après l'avoir décrit, de ce curieux arpenteur des alpages. Il eut une sorte de sursaut puis se muqua dans un silence renfrogné :

– Connais pas !

Nous en restâmes là et consultâmes le topoguide très sommaire que nous nous étions procuré auprès du centre local du Club alpin. Le tracé approximatif de la voie concordait avec notre exploration visuelle. Un détail attira notre attention : sur le dessin, où l'itinéraire figurait un tracé en pointillé, le bastion central constituait une

sorte de tour inversée dont les créneaux, assemblage assez peu engageant de blocs superposés, se situaient *en bas*. C'était pour contourner le renflement de la «tour» que nous devions procéder au pendule, passage clé de l'itinéraire.

– Tu ne trouves pas que cette tour ressemble à la carte de notre mystérieux diseur de bonne aventure? me demanda d'une voix hésitante mon compagnon.

J'éclatai de rire :

– Tu ne vas tout de même pas accorder foi à ces sottises.

J'exprimais une opinion tranchée que je n'étais pas certain d'assumer : cette coïncidence, tout de même...

Nous étions fin août et le soleil disparut derrière l'énorme aiguille de pierre à l'heure du dîner. Le gardien du refuge déposait en hâte les plats sur notre table, sans nous regarder, et se dépêchait d'aller servir les autres clients, s'attardant et plaisantant parfois avec un guide de la vallée. Sans nous offusquer de son attitude, celle-ci renforça notre malaise et nous gagnâmes en silence nos couchettes.

Au petit matin, nous remontions le sentier de la veille vers le pied de la face ouest. L'air était vif mais le ciel dégagé promettait une journée sans nuages. En passant devant le lieu où nous avons rencontré l'étrange personnage, je remarquai un gobelet cabossé posé sur la pierre plate. Je cherchai du regard son hypothétique propriétaire – en vain. Sans vraiment réfléchir, je mis le gobelet dans mon sac.

Au départ de la voie, de jolies dalles inclinées nous ramenèrent au plaisir d'enchaîner de beaux mouvements sur un rocher certes froid mais de bon aloi. Nous grimpons « en réversible » : au relais, le premier de cordée laisse passer son second, et ainsi de suite... M'étant engagé dans la première longueur, j'arrivai donc en tête au premier relais, et j'eus la surprise d'y découvrir un anneau de corde tout neuf reliant deux vieux pitons solidement ancrés. Après avoir placé mon auto-assurance sur le piton le plus près de moi, je fis venir mon compagnon en utili-

sant le piton le plus haut. Les longueurs s'enchaînaient rapidement – c'est l'avantage de ce mode de progression. À notre stupéfaction, chaque relais était équipé de sa cordelette neuve ; or, d'après le gardien du refuge – et le livre d'or en attestait –, aucune cordée n'avait gravi cette voie depuis trois ans. Qui avait bien pu installer ces cordelettes, et dans quel but ?

Sous la fameuse tour inversée, le passage clé de la voie (aujourd'hui, on parle de « crux ») consistait en un dièdre en dévers qu'il faudrait gravir en prenant appui sur chaque face, ce qui exigeait un effort soutenu. C'était à mon compagnon de partir en tête. Les deux pitons du relais où je me tenais, anciens, me parurent insuffisants en cas de chute. Heureusement, une cordelette neuve avait été passée sur une saillie du rocher (un « becquet ») probablement taillée au marteau. J'y passai la corde au moyen d'un mousqueton tandis que mon compagnon se lançait à l'assaut du dièdre, d'une bonne vingtaine de mètres de hauteur et chichement ponctué de quelques vieux « clous » rouillés, qu'il mous-

quetonnait sans conviction. Au moment de se rétablir sur la vire qui sommait le dièdre, la prise qu'il venait de saisir de la main gauche céda. Il bascula en arrière avec un cri d'effroi. Selon une technique éprouvée, je « ravalai » la corde au fur et à mesure de sa chute, ponctuée par les arrachements successifs des vieux pitons, qui cédèrent tous. Mais, ralenti par ces points fragiles, il tombait comme au ralenti, la bouche crispée sur un cri muet. Il passa à côté de moi – le relais étant légèrement déporté sur la droite par rapport au dièdre – et poursuivit sa chute sur cinq à six mètres avant de pendouiller *à l'envers* en bout de corde. L'extrême dévers fit que cette chute de vingt-cinq mètres fut sans autre conséquence qu'un morceau de peau arraché à ma main gauche, qui s'était violemment frottée contre le gneiss. Mon compagnon, lui, était indemne, mais choqué. Il se remit dans le bon sens non sans mal et parvint à regagner le relais. Je lui fis remarquer que, sans l'anneau de corde providentiel, je l'aurais probablement suivi dans sa chute et que notre carrière alpinistique en eût été défini-

tivement écourtée: près de cent cinquante mètres nous séparaient du sol. Sans avoir besoin de se consulter, nous redescendîmes au pied de la paroi par une série de rappels sur les cordelettes neuves.

Alors que nous dévalions le sentier en direction du refuge, un terrible bruit nous fit nous retourner: nous vîmes la tour basculer, l'empilement de blocs lui servant de socle ayant cédé; nous aurions dû, à ce moment-là, effectuer le fameux pendule pour la contourner et serions probablement tombés avec elle au pied de la face.

Lorsqu'il nous vit revenir, ma main bandée sommairement d'un mouchoir, le gardien se précipita vers nous:

– Je suis heureux de vous revoir!

Il me fit un pansement provisoire, nous offrit un thé. Son visage rayonnait de joie, en contraste avec sa mine lugubre de la veille.

*

De retour dans la vallée, nous nous séparâmes en silence. Je n'ai jamais revu A., com-

pagnon de fortune rencontré au Club alpin, et n'ai jamais cherché à le contacter. Mais j'ai conservé le gobelet, que j'ai fait expertiser : après avoir examiné l'objet, l'orfèvre auquel je m'adressai me regarda longuement, un peu suspicieux.

Je lui racontai sans détour comment j'étais entré en sa possession.

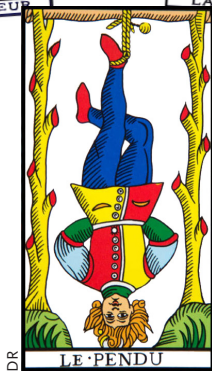
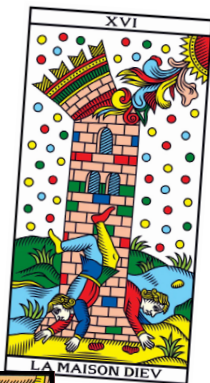
– C'est un artefact très ancien... Je ne peux le dater avec certitude, mais certainement de la plus haute antiquité – je pencherais pour la période dite du « bronze récent », du ^{xv}^e au ^{xii}^e siècle avant l'ère commune : les civilisations de la Méditerranée orientale connurent alors un développement économique sans précédent et d'intenses échanges. Quant au métal, il s'agit d'orichalque, le « cuivre des montagnes » extrait des mines de la fabuleuse Atlantide.

*

Lorsque je fis la connaissance de Jacques Abeille, à la fin des années soixante-dix, je devins son *editor*, comme disent les Anglo-

Saxons. Après que j'eus été son intermédiaire pour la publication de son premier roman – *Les Jardins statuaire*s – par Flammarion, Jacques me fit lire le début du manuscrit, encore inachevé, du *Veilleur du Jour*. Quel ne fut pas mon trouble en découvrant en ouverture de ce livre labyrinthique et magnifique la figure du Bateleur, si proche du personnage que j'avais croisé quelques années auparavant.

Ce texte a été écrit pour une anthologie sur le tarot, pilotée par Marie-Gabrielle Jean, qui devait paraître aux éditions Gros Textes en 2024.



*Les trois lames du tarot divinatoire,
dans leur ordre d'apparition dans le récit.*

LA VOIE DE LA MONTAGNE

La «Voie de la dissolution du cadavre et de l'épée», dans la tradition taoïste, permet à l'initié d'accéder au rang d'Immortel : après la mort, le cadavre se dissout et, lorsqu'on ouvre le cercueil, on découvre à sa place une épée – symbole de la transformation du corps en corps subtil.

Il ne faut pas confondre cet état d'immortalité du corps invisible avec l'immortalité de l'âme de la tradition chrétienne : pour l'initié taoïste, il s'agit bien d'une sublimation du corps physique.

Dans *Le Mont analogue*, René Daumal suggère la présence d'une montagne invisible derrière la montagne visible – d'une montagne réelle au-delà de la montagne apparente.

Daumal et ses amis du Grand Jeu ont essayé de concilier Tradition et Poésie ; le mont Analogue, lieu de la métamorphose, est accessible au seul initié de la « Voie de la montagne ».

L'*Atlas géographique des Alpes* de Thomas Occey-Lawson, publié à Londres en 1774 par Rosemont, présente une curieuse anomalie : si l'on superpose la carte d'Occey-Lawson couvrant la zone située entre Névache et Bardonecchia – une superbe gravure au burin exécutée par Jefferson & Curey d'après les relevés du géographe – au tracé de l'IGN (carte au 1/50 000 réduite à 76 %), on découvre une vallée suivant très exactement les contours, accidents et courbes de niveau de la célèbre vallée Étroite, mais présentant un décalage vers l'ouest qui la fait coïncider à la ligne de crêtes.

Erreur du géographe ? hypothèse peu probable, la superposition des deux tracés étant par ailleurs rigoureuse. Dans son commentaire, Occey-Lawson évoque en quelques phrases l'existence d'une communauté discrète ayant choisi cette vallée comme lieu de retraite.

On se souvient que le Briançonnais fut un des derniers refuges de l'hérésie vaudoise. Occey-Lawson ne présente cependant pas cette communauté comme une survivance possible du culte vaudois : les rituels sommairement décrits – exercices respiratoires, notamment – et la recherche de l'harmonie du corps et du monde renvoient à la tradition taoïste.

Les contacts entre l'Italie et la Chine sont attestés avant les séjours de Marco Polo à Cathay, notamment la présence de négociants chinois à Sienne au XII^e siècle. Ces voyageurs, peut-être des initiés taoïstes, ont-ils transmis leur savoir à quelques élus, qui auraient ensuite choisi un lieu retiré pour échapper aux persécutions de l'Église ?

Par le déplacement symbolique d'une vallée vers les hauteurs qui l'entourent, Occey-Lawson suggère la présence de la « Voie de la montagne », le passage des profondeurs du corps visible vers les hauteurs de l'esprit régénérant le corps subtil. Le géographe, dont on peut lire les remarquables *Souvenirs d'un voyage au Thibet*, publiés à Genève en

1768 par Gadroz, fut-il lui-même un initié? Hypothèse non dénuée de fondement: par ce glissement topographique, il signalait aux adeptes la présence d'une communauté soucieuse, au seuil d'une époque qui s'annonçait troublée, de resserrer les liens entre initiés – en la préservant de la curiosité des voyageurs.

La zone des crêtes du Briançonnais est l'objet de conflits et de marchandages séculaires entre la France et l'Italie. À l'issue du deuxième conflit mondial, la France, en repoussant la frontière de quelques kilomètres, a annexé la vallée Étroite – orographiquement, linguistiquement et historiquement italienne... Cette situation, humiliante pour les Italiens, porte la marque des adeptes: le déplacement réel d'une ligne imaginaire (la frontière) renvoie au déplacement imaginaire de la vallée réelle sur le tracé d'Occey-Lawson. À l'heure des assauts redoutés des hordes touristiques et par des moyens dont nous ne pouvons rien connaître, les initiés ont réussi, en brouillant les cartes, à préserver leur invisibilité.

C'est aussi la preuve de la survivance de la communauté; elle a probablement émigré vers les villes, où le tumulte des foules préserve plus sûrement les secrets que les paysages inhabités.

La vallée demeure le lieu, magique, de l'accomplissement de la voie «étroite» de la montagne, qui mène à l'harmonie en réconciliant l'infinitude des multiples avec l'éternité de l'unicité.

Chamonix, été 1992.

*Première édition: Deleatur, 1995;
rééd. Altitudes, numéro 3, mai 2006.*

LES MANGEURS DE PIERRES

Sur les pentes qui dominent les gorges de la Durance, près de Briançon, subsistent quelques vestiges de maçonnerie, appelés « mur des vaudois », témoignage supposé d'un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire des hérésies, pendant lequel les disciples de Pierre Valdès furent cruellement persécutés par l'Église.

*

L'essai sur les Gnostiques de Jacques Lacarrière, s'il établit une incontestable filiation entre les Bogomiles et les adeptes de la Gnose, laisse dans l'ombre les plus secrets fils d'Isis et d'Hermès : les Pétrophages – ou Mangeurs de Pierres.

À peine évoqués par Origène («*J'ai encore croisé une bande de ces fous errants et faméliques*»), note l'exégète chrétien dans l'une de ses scholies), les Pétrophages s'effacent peu à peu des chroniques et mémoires médiévales. Un concours de circonstances m'a permis de découvrir récemment un manuscrit du XVIII^e siècle attestant de leur présence, à la fin de l'Ancien Régime, au lieu-dit le Ponteil, sur la commune de Champcella (en latin: «*champ caché*»), à proximité du refuge vaudois de Freissinières.

La confusion, souvent commise par les chroniqueurs, entre vaudois et Pétrophages explique en partie leur oubli car, s'ils ne renièrent jamais les principes qui organisaient leur vie, ils parvinrent toujours à se maintenir dans la plus essentielle discrétion. Leur disparition, peu de temps avant la Révolution – dont ils prédirent les bouleversements et les débordements – n'est due ni à une épidémie de peste ni à un carnage de maraudeurs, comme un historien régional le suggère (tout en ignorant la spécificité de cette communauté), mais à l'achèvement

d'un cycle coïncidant avec l'émergence d'un monde inconciliable.

*

La foi en la survie de l'âme, ou de toute autre entité dont le corps ne serait que le réceptacle éphémère, était la plupart des religions qui naquirent entre les berges de l'Euphrate et les rives de la Méditerranée, à l'époque où les populations néolithiques dressaient sur la frange occidentale du monde de lourds éclats minéraux vers le ciel pour en circonscrire la terrifiante immensité.

Du plérôme gnostique au paradis chrétien, une trame commune nourrit la romance de l'âme. Pour les Pétréphages, au contraire, tout se joue sur la Terre : façonné de glaise et de sel, l'adepte retourne à la pierre, après un processus complexe de dissolution de l'enveloppe charnelle. Ces matérialistes pourraient apparaître comme précurseurs des mécanistes ou des positivistes ; or, leur philosophie est aussi éloignée des concepts de La Mettrie ou d'Auguste Comte qu'elle se distinguait, à

l'origine, des préoccupations de Basilide ou de Valentin : le minéral est l'âme du monde (*anima mundi* – ou *anima petrae*), omniprésente et intemporelle. Précurseurs, ils le furent par l'hypothèse d'un temps clos céleste dans l'univers non fini – ou d'une expansion sans limite de l'incommensurable éther –, rejoignant par-là les plus récentes hypothèses cosmogoniques.

*

Le manuscrit retrouvé dans une cachette, creusée dans la pierre servant d'assise à une bergerie du Ponteil, retrace l'histoire légendaire de la secte, des premières cérémonies sur les rives du Nil ou les plages alexandrines jusqu'aux ultimes rituels sur les pentes ensoleillées de la vallée de la Durance. Il précise que soixante-dix générations sont nécessaires pour parfaire le cycle des métamorphoses du corps animal en corps minéral (*corpus animus atque corpus mineralis*). L'histoire offre peu de cas similaires à cette succession d'adeptes tendus vers un but unique et lointain, si ce

n'est une tradition taoïste où l'initié, se libérant peu à peu de toute nourriture, se dissout à l'instant de sa mort (on retrouve alors, à la place du corps, une épée – cette singulière transformation étant connue sous le nom de « voie du cadavre et de l'épée »).

Chez les Pétrophages, l'ingestion régulière de minéraux broyés favorise la transmutation finale par laquelle l'âme de l'adepte rejoint l'*anima petrae* collective. Dans les repas pris en commun, cet aliment remplace peu à peu les produits des champs (ils furent toujours végétariens), les baies sauvages et les racines qu'ils cueillent à la plus haute altitude et dans les écarts les moins surveillés. La récolte des pierres obéit d'ailleurs à un ensemble complexe de rites (apparentés aux gestes du cultivateur), de l'ensemencement des pierriers à la récolte – et jusqu'à la préparation des éclats de phonolithe, de serpentine ou de micaschiste dont ils dosent avec précision les granulats, liés par du miel ou de la neige fondue, pour en confectionner des sortes de pâtés cuits dans le four banal. Cette alimentation singulière, dont les effets à long

terme sur l'organisme ne sont pas décrits dans le manuscrit, ne semble pas avoir affecté la communauté de maux particuliers ; il se pourrait même qu'elle les ait prémunis des grandes épidémies : le texte signale qu'ils furent réquisitionnés pour évacuer les cadavres couverts de bubons que l'on jetait des fenêtres dans les rues de Guillestre ou de Briançon, lors de la peste de 1720.

Chaque adepte bénéficie d'un « crédit » minéral, la procréation préservant les acquis des générations précédentes. Au bout des soixante-dix cycles prévus dans leur texte fondateur, le passage de la vie animale à l'état minéral ne nécessite plus le hiatus de la mort, mais s'opère du vivant vers l'immobile lorsque l'équilibre des composants carbonés et siliceux est rompu au profit de ces derniers : tel adepte, parti cueillir des herbes ou surveiller l'évolution de son champ de pierres, ne rejoint pas, le soir, la communauté ; son corps n'est jamais retrouvé – il appartient à jamais au vaste édifice calcaire qui surplombe le village, et dont l'ensemble évoque un énigmatique visage tourné vers le ciel.

*

Si les Pétrophages semblent avoir définitivement quitté ce monde à la fin du XVIII^e siècle, rien n'interdit de penser qu'il en reste parmi nous – de ceux qui, par un chaud après-midi d'été, escaladent la falaise du Ponteil et que l'on voit, du bas, subrepticement lécher la pierre.

Champcella-Angers, avril 2002.

Première édition :
Altitudes, numéro 3, mai 2006.

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenue, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. « *Fèqe Niouws* », *la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiche de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamó, *146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. Moi, *Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. Yak Rivais, *Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*
20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire, 2022.*
21. Collectif, *30 Nouvelles Vues sur rue, 2022.*
22. *L'Ami du Clergé (extraits), 2023.*
23. Yak Rivais, *Maraboud'ficelle, 2023.*
24. Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, *La Frontière, 2023.*
25. Comtesse de Ségur, *Un bon petit diable (révisé), 2023.*
26. Pierre Laurendeau, *L'horrible meurtre au petit noir, 2023.*
27. A. Doriac et G. Dujarric, *Discours modèles... (extraits), 2023.*

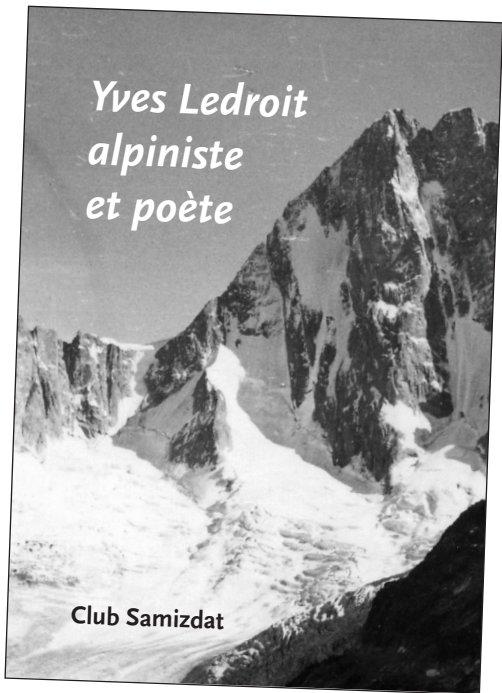
28. Bingue Gépété et Pierre Laurendeau, *Parapluie, Machine à coudre et Table de dissection*, 2023.
29. Alfred Jarry, *Éléments de 'Pataphysique pour les néophytes*, 2023.
30. Pierre Laurendeau, *Le Passager clandestin, et autres histoires brèves*, 2023.
31. Pierre Laurendeau, *Le droit d'auteur est-il soluble dans la démocratie?* 2023.
32. Pierre Laurendeau, *Moche ou la Quête du Rabot*, 2023.
33. Pierre Charmoz, *La marmotte dans tous ses états*, 2023.
34. Collectif, *33 Nouvelles nouvelles vues sur rue*, 2024.
35. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 2024.
36. Patrick Boutin, *Graines de Chouïa*, 2024.
37. Collectif culturel du Gros-Caillou, *Le Gros-Caillou dans tous ses états*, 2024.
38. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Les sports de montagne aux Jeux olympiques*, 2024.
39. Pierre Charmoz, *Les Alpes pittoresques*, 2024.
40. Copilot, *Le Balai et l'Aspirateur (à la manière de Philippe Sollers)*, 2024.
41. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La Science illustrée*, 2024.
42. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Notes d'exploration dans les monts Znaya*, 2024.
43. P. Charmoz, Copilot, *Sous le ciel vaste et glacé*, 2024.
44. *La Sango de la Marmoto / Le Sang de la Marmotte* (traduit de l'espéranto par Sylvain Erdepoinzé), 2024.
45. Jacques Le Mineur, *Abrégé de désespéranto et autres textes*, 2024.
46. *Abolition de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises* 2024.
47. Collectif, *Hommage à F'murrr*, 2024.
48. Waldo / Le Flâneur / Nathalie Ferrand-Stip, *Mosaïques en clin d'œil*, 2024.
49. Collectif, *29 (re)Vues sur Rue*, 2024.
50. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres*, 2025.
51. Patrick Boutin, *Péli-Mélo*, 2025.

52. Alain Zalmanski, *Dingbats – rébus typographiques*, 2025.
53. Sylvain R:é, *Ze Cure*, 2025.
54. *Purée, Banane et Kalachnikov*, 2025.
55. Pascal Proust, *Catalogue des modèles standards*, 2025.
56. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La statistique, c'est élastique*, 2025.
57. Collectif, *Le Désir au féminin*, 2025.
58. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres (volume 2)*, 2025.
59. Alain Zalmanski, *Récréations mathématiques*, 2025.
60. Jean-Paul Plantive, *Vers holorimes*, 2025.
61. BoB, *Prototypes voués aux échecs*, 2025.
62. Joël Henry, *Le Laphotex*, 2025.
63. Olivier Joseph, *Pasteur et les Alpes du Sud*, 2025.
64. *Le Carnet noir*, 2025.
65. Christophe Petchanatz, *Fragments de Journal*, 2026.
66. Patrick Boman, *Brève Histoire du Frederick et de son équipage*, 2026.
67. Pierre Laurendeau, *Les Aventuriers de Pi*, 2026.
68. Toustes et Ceux, *Petit traité de l'inclusivité-e*, 2026.
69. Sylvain R:é, *La Marmotte se rebiffe!*, 2026.
70. Olivier Joseph, *Le Diable dans la chaudière*, 2026.
71. Pierre Laurendeau, *Un refuge dans les hauteurs*, 2026.
72. Pierre Laurendeau, *Les Poinçons de John Baskerville*, 2026.

Dans la même collection...

*Yves Ledroit
alpiniste
et poète*

Club Samizdat



Achévé d'imprimer
en mars 2026
pour le compte du Club Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
2603 route du Ponteil
05310 Champcella

ISBN 978 2 86807 395 2

<https://deleatur.fr>

Dépôt légal : mars 2026

Tirage : 100 exemplaires

Impression UE.